

EN APARTÉ

Le feu des bombes

Page F 2



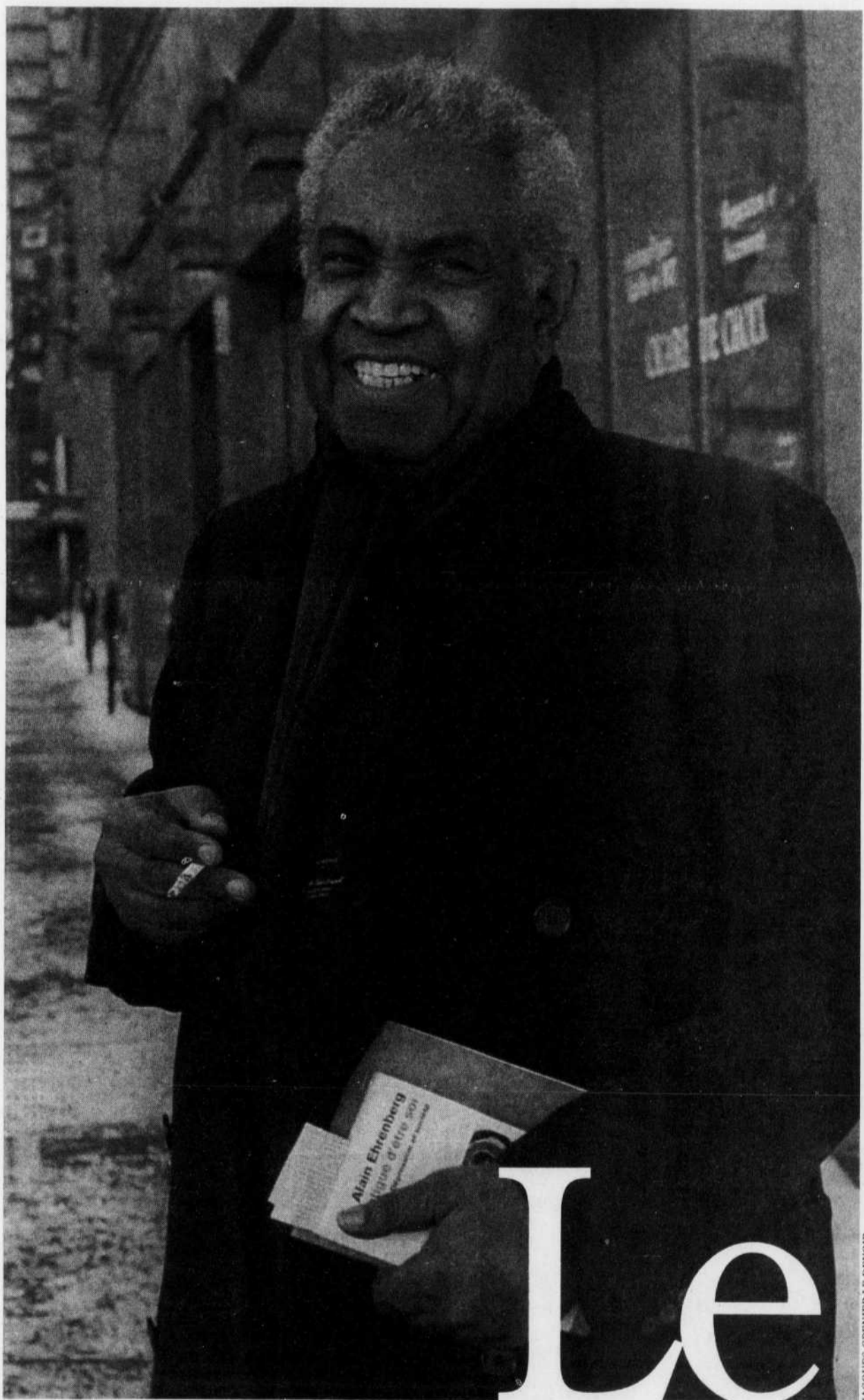
LITTÉRATURE

Les livres à la radio avec Robert Prud'homme

Page F 3

CAHIER
F

LIVRES



«Je ressuscite depuis des décennies dans Côte-des-Neiges», annonce, comme un oracle, la première phrase du roman *La Brûlerie*, d'Émile Ollivier, publié à titre posthume chez Boréal. Au cours d'un entretien que nous avons eu pour ce journal, il y a quelques années, Émile Ollivier m'avait confié que, chez les Haïtiens, le corps humain abrite plusieurs âmes. «Nous ne sommes pas seuls», avait-il dit alors en riant. À la lecture de *La Brûlerie*, on ne peut s'empêcher de saluer ce don fabuleux qu'a la littérature de cueillir un peu de ces âmes et de faire revivre, quelques secondes, et dans tout leur éclat, les auteurs pourtant disparus.

CAROLINE MONTPETIT

Émile Ollivier aimait marcher. Durant des décennies, il a arpenté Montréal, sa ville d'adoption, a tenté d'en comprendre les impulsions, a mesuré ses saisons, aussi. Il s'y est fait des amis, a observé ses passants. Dany Laferrière, Haïtien d'origine et écrivain comme lui, a écrit de lui qu'*il semblait tenir compte des gens qui l'entouraient, et de l'endroit où il vivait*.

Ainsi va Jonas Lazard, le narrateur de *La Brûlerie*, habitué du quartier Côte-des-Neiges, qu'il baptise le Bronx de Montréal mais qui est aussi un quartier universitaire. À La Brûlerie, restaurant à l'espace accueillant et au dôme constellé d'étoiles, il participe, avec d'autres compatriotes exilés du pays natal, à un ministère de la Parole dont il doute de l'efficacité.

«Nous bavardons pour feindre de n'être pas morts, ou plutôt nous voulons échapper à la mort par la parole, ressemblant en cela à ces chevaliers errants qui dormaient sur leur cheval, appuyés sur leurs lances et leurs étriers, ne sachant plus ni leur nom, ni leur destination», dit Jonas.

Mais Jonas n'est pas seul. À ses côtés, on retrouve les Haïtiens Loana, dite La Marquise, Dave Folantrain, Jacques Pellissier. On retrouve aussi Dionysos d'Acapulco, originaire de Lévis, le seul personnage du roman à ne pas connaître l'exil, à ne pas en partager la souffrance, aussi le seul à lâcher un «*C'est éccœurant*» admiratif, typiquement québécois, de temps en temps.

Il y a tous ceux-là et il y a celui qui manque, Virgile, Haïtien d'origine également, qui a été notamment prisonnier en Haïti, militant à Cuba, puis concierge à Montréal. Virgile, c'est l'homme blessé, par la mort d'une femme mais aussi, comme les autres, par la déroute de son pays, affligé notamment d'avoir involontairement donné la piste de son frère aux autorités haïtiennes, qui l'ont ensuite torturé à mort. Du côté des morts, il y a aussi Naomi, une maîtresse de Virgile, qui a porté de lui une fille, Cynthia. Depuis, Naomi est décédée, dans les émeutes de la place Tiananmen, à Pékin.

Des personnages qui côtoient Jonas, on connaît beaucoup l'histoire, tandis que le narrateur, pudique, gardera secrète la sienne. Et pourtant, à chaque pas de ce personnage qui se réjouit de la beauté des femmes, du parfum des repas, de la finesse des livres, on mesure tout le poids de l'exil, du rêve brisé du retour au pays, qui n'en finit plus de s'abîmer. À La Brûlerie, et dans ses environs, chacun porte en sa mémoire un ailleurs pesant, impossible, dou-

oureux. Et même les blagues finissent par y avoir un goût de cendres. Dionysos d'Acapulco, qui n'est manifestement pas le tact incarné, raconte par exemple celle de Jésus qui, lors d'un retour sur terre, visite Montréal. Il longe la rue Sainte-Catherine. Il y croise un mendiant à qui il redonne la vue. Il y croise un cul-de-jatte à qui il redonne des jambes. Mais quand il croise un homme noir, qui pleure en disant qu'il vient d'Haïti, le Christ s'assoit à côté de lui et pleure, toute la nuit.

Car la mort de Jonas, c'est aussi celle d'un grand rêve, du rêve d'un après pour un pays qu'il a quitté en pleine dictature. Ce rêve, toutes les promenades, toute la paisible monotonie de Montréal n'auront pas su l'effacer, même pour lui qui s'intéresse pourtant à sa ville, qui s'y accroche, et qui finira par y mourir comme dans une prison. «*Il est plus facile de s'évader d'Alcatraz que de s'évader de Côte-des-Neiges*», conclut-il en fin de piste.

«Il est plus facile de s'évader d'Alcatraz que de s'évader de Côte-des-Neiges»

Cet exil, si impossible soit-il, c'est celui qui a nourri toute l'œuvre d'Émile Ollivier, qui a fini par passer la majeure partie de sa vie sous nos latitudes, dans un parcours qui l'a d'abord cueilli à Amos avant qu'il ne gagne Montréal, où il a été à la fois reconnu comme sociologue et comme écrivain, membre actif extrêmement apprécié de sa communauté. Étudiant militant, il avait quitté Haïti dans les années 60, fuyant la dictature de François Duvalier. Là-bas, il avait participé au mouvement Haïti littéraire, dont plusieurs membres se sont retrouvés plus tard comme lui à Montréal. Avec eux, comme le Jonas de son roman, il a partagé, dans les cafés de Montréal, observant la rue comme il observait autrefois la mer, des rêves et d'amères désillusions. Ce n'est sans doute pas un hasard si les membres du ministère de la Parole qui peuplent *La Brûlerie* répondent «*nap boulé*» quand on leur demande comment ça va, c'est-à-dire, en créole, «on brûle». Les années passent, Émile Ollivier est mort, et Haïti «brûle» toujours.

La Brûlerie devait être le premier d'une trilogie. C'est ce qu'on a appris au moment du lancement de l'ouvrage, à la librairie Ollivier, autre lieu de Côte-des-Neiges qu'affectionnait l'auteur. Le deuxième tome, confié aux bons soins de sa femme qui était aussi sa première lectrice, devrait également voir le jour. Alors, on aura de nouveau des nouvelles d'Émile.

LA BRÛLERIE
Émile Ollivier
Le Boréal

Montréal, 2004, 257 pages

Le déracinement

Émile Ollivier

Quand Jésus croise un homme noir, qui pleure en disant qu'il vient d'Haïti, le Christ s'assoit à côté de lui et pleure, toute la nuit.

LIVRES

ACTUALITÉ

Plaidoyer pour les mégalibreries

FREDÉRIQUE DOYON

Les grandes chaînes de librairies sont-elles les rouleaux compresseurs et égalisateurs de haute culture que l'on croit? On entend souvent le milieu rugir devant le peu de place accordée à la vraie littérature sur les rayons et l'approche comptable de ces supermarchés du livre. On brandit le spectre de l'homogénéisation de la lecture, de l'appauvrissement de la culture. Mais qu'en est-il réellement?

Un imposant article paru dans la version en ligne de *Atlantic Monthly* (www.theatlantic.com) déboulonne un à un les mythes monstrueux qu'on colporte à propos des Barnes & Nobles, Borders et autres Books-A-Millions, pendents américains des Chapters et Renaud-Bray canadiens. Bien sûr, la réalité américaine n'est pas celle du Québec, mais le texte d'une dizaine de pages a l'intérêt de donner un autre regard sur cette réalité et de mettre en perspective l'alarme récemment déclenchée par le milieu québécois du livre.

L'auteur rappelle les bons coups des mégalibreries. Ces lieux manquent d'âme, le service y est moins personnalisé? Soit. Mais les succursales disséminées jusque dans les plus petits centres urbains, ouvertes jusque tard le soir, rendent un vaste choix de lecture accessible au plus grand nombre. «Un

simple coup d'œil sur les rayons montre que davantage d'œuvres de fiction expérimentales, de premiers romans et d'ouvrages sérieux sont accessibles aux lecteurs moyens de tout le pays.» Les grandes surfaces permettent aussi d'accueillir plus de variété: 150 000 titres versus les 20 000 des librairies indépendantes. Et un livre qu'on ne trouve pas peut être facilement commandé.

Ouvrages sérieux

Contrairement à la raréfaction appréhendée des ouvrages approfondis et plus spécialisés, une flopée de nouvelles maisons d'édition ont vu le jour, de l'autre côté de la frontière, publiant exclusivement des livres sérieux et non commerciaux, fictions et essais confondus. De plus, une étude commandée par la guilde américaine des auteurs montre que les chaînes ont fait remonter les ventes d'ouvrages plus littéraires et d'essais sérieux («midlist titles»), bien que dans une moindre mesure que les meilleures vendeurs. Au point où l'auteur de l'étude «doute qu'il y ait quelque crise que ce soit».

On est malgré tout en droit de s'insurger contre les discours de rentabilité et de profitabilité qui envahissent l'univers du livre comme ils ont conquis le reste du monde. Et de demeurer vigilant.

Le Devoir

EN APARTÉ

Le feu des bombes, la danse des flammes

En Allemagne, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque les Alliés jetaient du ciel leurs engins de mort, le peuple trouvait souvent refuge dans les caves. Là, dans le noir total, plusieurs dizaines de personnes, souvent blotties les unes contre les autres, suffoquaient peu à peu. Alors que les Lancaster vrombissaient dans le ciel, au sous-sol les nez captaient très tôt les gaz incendiaires et la peau éprouvait l'augmentation de la température. L'oxygène qui se faisait rare révélait d'instinct à qui-conque que les flammes, au-dessus des têtes, étaient déjà à l'œuvre. Les murs de maçonnerie devenaient alors les parois d'un four. Sous l'effet de la chaleur autant que des ondes de choc des bombes, les vaisseaux sanguins se dilataient jusqu'à se rompre. Dans ces caves de la mort, l'eau se mettait parfois à monter, notamment à la suite d'une rupture de canalisation ou des efforts des pompiers pour éteindre les flammes. Sous les bombardements, on risquait donc le feu autant que la noyade. Pour survivre, fallait-il alors prendre la décision de sortir de son trou ou d'y rester? Même plusieurs heures après les raids aériens, il importait de craindre encore la rue autant que les ruines de sa propre maison: des bombes à retardement y explosaient un peu partout, en flagellant l'air et les chairs de leurs fragments, démultipliant ainsi l'effet des bombes incendiaires au phosphore ou de celles au benzol et au caoutchouc. En Allemagne, jusqu'à 600 000 civils, dont beaucoup d'enfants, moururent ainsi, brûlés, bouillis, étouffés.



Jean-François Nadeau

Sous un bombardement, durant la Seconde Guerre mondiale, vivre ou mourir tenait du hasard. Autant sans doute qu'à Falouja aujourd'hui. Les scènes d'horreur devenaient quasi normales, si quotidiennes en tout cas que plus personne ne les concevait plus pour ce qu'elles étaient vraiment: l'horreur. «Je vis un homme, explique un témoin allemand, qui traînait un sac avec cinq ou six bosses, comme s'il contenait des choux. C'étaient les têtes de ses proches,

toute une famille qu'il avait découverte dans la cave.» Impossible, bien souvent, d'enterrer tous les cadavres. On nettoyait donc les lieux au lance-flammes, le feu ayant alors pour curieuse fonction d'effacer sa propre œuvre...

Comprendre l'horreur

En 2002, alors que nous venions d'entrer dans une nouvelle ère de terreur, le Suédois Sven Lindquist donnait à lire *Maintenant tu es mort*, un livre consacré tout entier au «siècle des bombes», véritable histoire, année après année, de la terreur venue du bleu du ciel. Remarquable, son livre trouve désormais un écho puissant dans celui de Jörg Friedrich, *L'Incendie, best-seller* ces jours-ci fort discuté en Europe, en particulier en Allemagne. Ce livre troublant consacré à l'Allemagne sous les bombes alliées de 1940 à 1945 vient d'arriver chez nous dans une sobre traduction française publiée aux Éditions de Fallois. En vérité, il s'agit d'abord et avant tout d'une histoire de la destruction et du malheur dans un monde qui devait néanmoins être renversé, celui de l'Allemagne nazie.

La semaine dernière, lors d'un dîner chaleureux en marge du Salon du livre de Montréal, l'écrivain flamand Stefan Hertmans affirmait qu'aucun autre ouvrage n'existait à ce jour pour comprendre aussi bien l'horreur qu'appartient à l'humanité les guerres modernes.

The New York Review of Books, sous la plume de l'écrivain Ian Buruma, partage à peu près cet avis, tout en se demandant toutefois comment un homme de gauche tel Jörg Friedrich, collaborateur de *l'Encyclopédie de l'Holocauste*, chasseur de nazis, pouvait tout d'un coup écrire un livre qui tire justement la puissance de son propos de l'exposé des souffrances d'une population en prise avec un régime monstrueux.

On découvre chemin faisant que, plus d'un demi-siècle après la fin de la guerre, la destruction de l'Allemagne par les Alliés apparaît encore comme un sujet tabou. On ne parle pour ainsi dire jamais du «Bomber Command», de ses raids destructeurs, des décisions

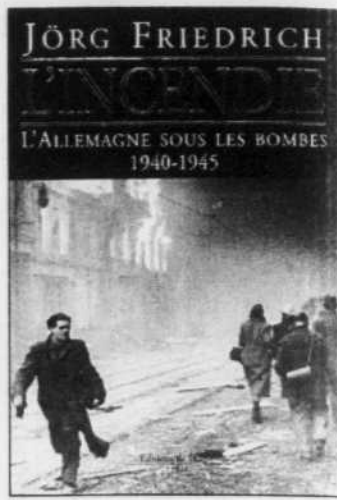
pourtant discutables de sir Arthur Harris, connu aussi sous les noms de «Bomber» ou de «Butcher» Harris. Pour plusieurs, la destruction de l'Allemagne n'était et ne sera toujours, en somme, que le prix payé par le peuple allemand pour les atrocités commises par le régime nazi.

Selon la même logique, doit-on conclure, comme le font les hommes de Washington aujourd'hui, que la destruction actuelle de l'Irak est le juste prix que doit payer le peuple irakien pour les crimes du régime de Saddam Hussein?

Les nuits de Düsseldorf

Soixante ans après la guerre, l'effet des bombes sur l'Allemagne se perçoit encore lors d'une simple marche dans les rues de nombre de ses villes. Près du Rhin, Düsseldorf a beau offrir, entre autres, un merveilleux festival de danse où, en octobre cette année, on pouvait voir, sous le patronage de la grande Pina Bausch, toute une série de spectacles étonnants, on n'arrive jamais à oublier que la ville a souffert l'horreur. Va encore lorsque les nuits de Düsseldorf dansent. Mais le jour, le béton, les murs aveugles, le gris des constructions sans âme, tout évoque les champs de ruines. Et les faux décors joyeux des hôtels internationaux n'arrivent en fait qu'à accentuer cette impression. A Düsseldorf, on pourrait être n'importe où tellement on a l'impression d'être nulle part. Mais parfois, dans un coin de la ville, un vestige d'une autre époque, un petit pont du XIX^e siècle ou une seule façade du XVII^e siècle, vous rappelle ce que la ville a pu être avant les bombes, avant la guerre, avant la folie des hommes. Au total, 18 000 tonnes de bombes furent larguées sur Düsseldorf. Officiellement, 5863 civils y furent tués. Au début de 1945, lors de l'avancée des armées de terre, l'artillerie lourde pilonna en plus la ville durant sept semaines.

Sans jamais cacher l'horreur nazie ni tenter de l'amoindrir par un effet de comparaison déplacé, Jörg Friedrich rappelle qu'à Dresde, dans la nuit du 13 février 1945, 770 bombardiers anglais ont déversé sur ce joyau baroque, cette Venise du Nord comme on l'appelait, 1500 tonnes de bombes et 650 000 bombes incendiaires au



phosphore. En une telle nuit d'apocalypse, les bombes firent plus de 35 000 morts chez les civils. Mais il faudrait aussi parler des villes de Hambourg, de Cologne, de Pforzheim, de Bonn, de Swinemünde et aussi de Munich, où furent «pris pour cible l'hospice d'enfants de la Hochstrasse, l'orphelinat municipal, l'institution pour aveugles de la Ludwigsstrasse et sept foyers de personnes âgées».

Mais les villes, au fond, n'ont qu'une importance relative dans le travail de Jörg Friedrich. On y retient surtout l'effet des bombes sur les hommes, c'est-à-dire leurs souffrances. En Allemagne ou ailleurs, les bombes apparaissent tel un révélateur de la brutalité et de l'étonnant sens de la destruction dont est capable le genre humain.

L'Incendie se termine assez curieusement sur un court chapitre consacré à la destruction des bibliothèques par les bombardements. On y voit, entre autres, comment la Bibliothèque nationale de Bavière perdit un demi-million de livres, soit 23 % de la totalité de son fond, et comment encore la Bibliothèque nationale et universitaire de Hambourg vit disparaître en fumée 625 000 livres. Des pertes même plus importantes que celle de la bibliothèque d'Alexandrie au troisième siècle, note l'auteur: «[...] on n'avait jamais brûlé autant de livres dans l'histoire de l'humanité.» Mais les livres sont-ils, en définitive, plus importants que les humains qui s'en nourrissent au fil du temps?

jfnadeau@ledevoir.com

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

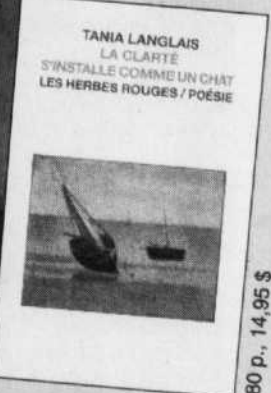
514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

TANIA LANGLAIS

La Clarté s'installe comme un chat

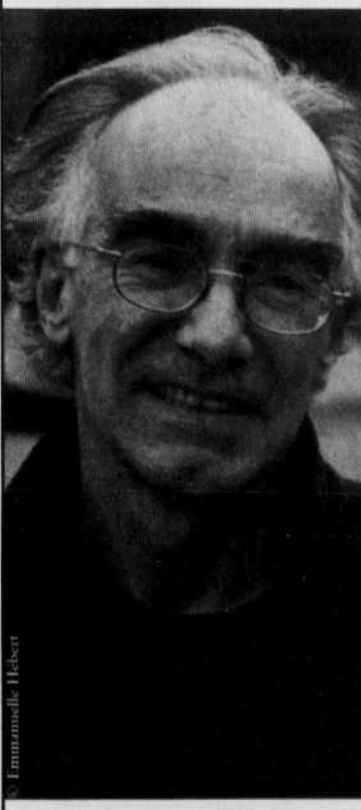


80 p., 14,95 \$

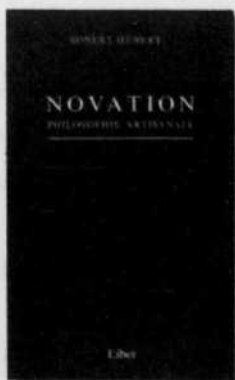
Tania Langlais assume une étonnante privation d'absolu.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Liber



Robert Hébert
Novation
Philosophie artisanale



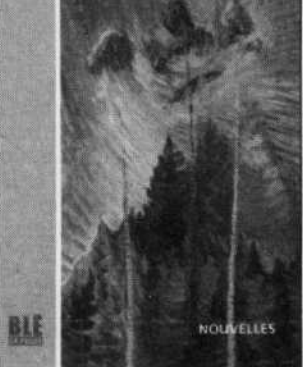
164 pages, 18 dollars

Nouveauté

Reflets

de la littérature canadienne-française

MARGUERITE-A. PRIMEAU
OL' MAN, OL' DOG ET L'ENFANT



Marguerite-A. Primeau
Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant

Les huit récits de *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant* font une large place à la terre d'origine et au pays d'adoption de l'auteur: l'Alberta et la Colombie-Britannique. Les personnages de *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant*, refusant de perdre leur individualité ou leur respect de soi, se vengent des pulsions homogénéisantes de la société en posant des gestes soit subtilement subversifs ou radicaux. Ensemble, ils livrent l'image d'un univers qui connaît intimement la dynamique des pertes et des recommencements.

Nouvelles, 120 pages, B1e en poche
ISBN 2-921347-80-6 11,95 \$

<http://ble.info.ca>

BLE EN POCHE

<http://refc.ca>

l'état du monde 2005

Annuaire économique et géopolitique mondial

24^e édition

Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires

Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète

Les enjeux politiques et économiques à l'aube du III^e millénaire

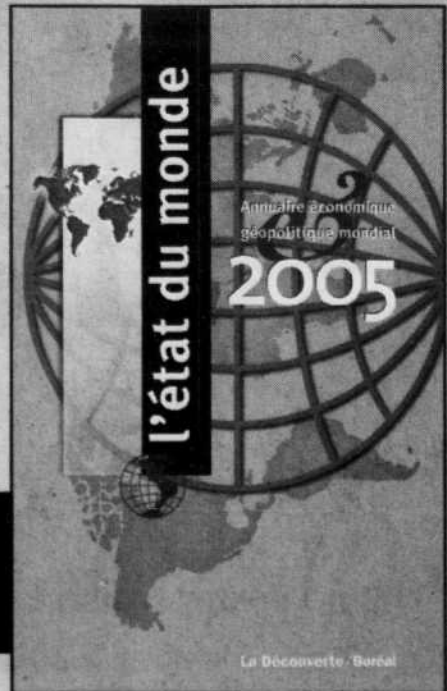
«Le 28 novembre, écoutez *Dimanche Magazine*, animé par Joane Arcand sur la Première Chaîne de Radio-Canada et courez la chance de gagner un exemplaire de *L'État du monde 2005*.»

672 pages • 29,95 \$

En collaboration avec

LE DEVOIR

RADIO
Canada



Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

ÉCHOS

Un prix pour Guylaine Massoutre

Guylaine Massoutre, critique de danse pour les Cahiers de théâtre *Jeu* et fidèle collaboratrice au cahier *Livres du Devoir*, remporte le prix Spirale Eva-Le-Grand 2003-2004 pour *L'Atelier du danseur*, publié chez Fides. Le jury reconnaît ainsi la très grande qualité d'écriture de cet essai qui porte sur la vie et l'œuvre du chorégraphe Paul-André Fortier. Il souligne également le courage qu'a eu l'auteure en abordant, à travers les mots, un art qui se dérobe à toute codification du langage. Décédée d'un cancer l'été dernier, l'écrivaine Eva Le Grand fut un professeur respecté de l'UQAM et un membre actif de l'équipe éditoriale de *Spirale*. A titre d'hommage, son nom devient celui du prix annuel que décerne *Spirale*. A son sujet, dans le numéro courant de la revue, on peut notamment lire ceci sous la plume de Michaël Lachance: «Eva accordait la plus grande importance aux autres, sans doute parce qu'elle nous considérait égaux dans nos tentatives de vivre notre vie. Elle était exigeante dans ce qu'elle devait évaluer selon ses tâches, et ceci d'autant qu'elle s'abstenait de soumettre quiconque à un jugement qui détermine d'avance sa place dans notre petit monde. Pour cela, elle ne posait pas la condition de l'amitié.» - *Le Devoir*

Jean Bédard honoré

Le Salon du livre de Rimouski salue Jean Bédard pour l'ensemble de son œuvre en lui décernant le prix Arthur-Buies Télé-Québec. Essayiste et romancier né en 1949 à Montréal, Jean Bédard s'est notamment penché sur la question de la vraie démocratie, basée sur l'éducation et l'éveil des consciences, dans des ouvrages comme *Maitre Eckhart* (1998), *Nicolas de Cues* (2001) et *Comenius* (2003). En nommant son prix Arthur-Buies en 1978, le Salon du livre de Rimouski souligne l'importance indéniable de ce grand communicateur né en 1840 et mort en 1901, qui a habité la ville du Bas-Saint-Laurent pendant plusieurs années. - *Le Devoir*

LITTÉRATURE

Petite oasis dans le désert
des émissions littéraires

FRÉDÉRIQUE DOYON

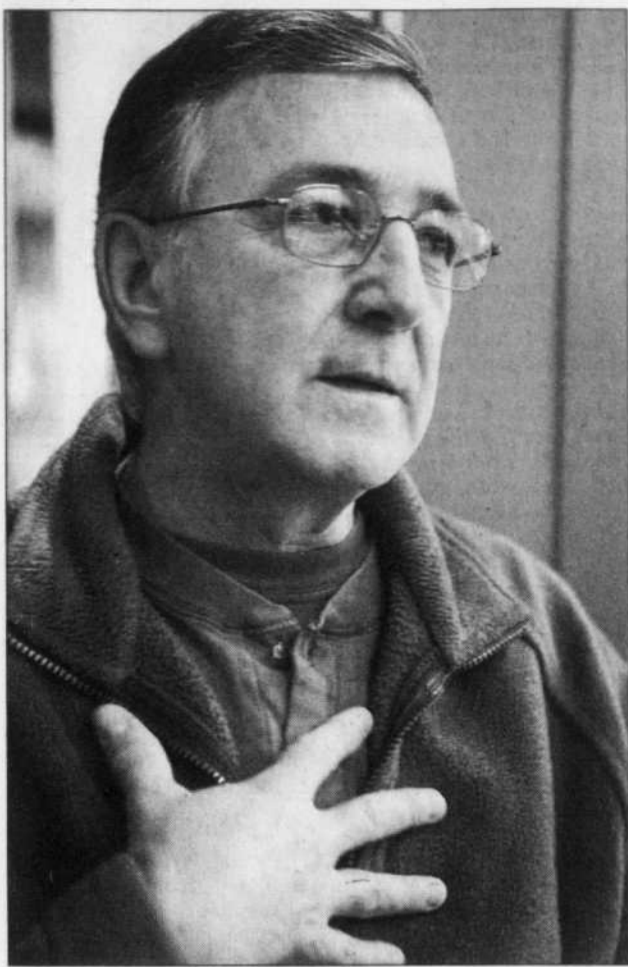
Les yeux brillants, un brin nerveux, il se montre encore surpris de l'intérêt que lui porte *Le Devoir*. Robert Prud'homme n'a pas l'habitude d'être sous les projecteurs. Le micro d'une radio communautaire, même bien positionnée comme Radio Ville-Marie, ne jouit pas de la même aura que celui de Radio-Canada. Mais en ces temps de disette, la tribune littéraire qu'il anime depuis bientôt dix ans, dans la section Angles de société, prend une dimension nouvelle. Une oasis dans le désert des émissions traitant de livres et de littérature...

Fondateur du volet littéraire sur les ondes de Radio Ville-Marie, Robert Prud'homme a d'abord animé une série sur le monachisme en 1995, inspirée de la maîtrise qu'il avait complétée à l'Université de Montréal. Le sujet n'est pas innocent. Après tout, les moines furent les premiers gardiens des livres et M. Prud'homme ne boude ni sa formation classique ni les ouvrages qui abordent la question religieuse. Et Radio Ville-Marie, bien que trop catho-réactionnaire pour certains, demeure une radio d'inspiration chrétienne et œcuménique.

«Je suis pour l'ouverture, plaide-t-il. On peut être agnostique et s'intéresser au phénomène religieux ou à la quête spirituelle des autres. Mais les croyances des gens ne m'intéressent pas et je ne parle pas des livres pour les récupérer à des fins religieuses. C'est la littérature, mon domaine. On peut être un salaud comme Céline, un héroïnomane comme Paul Léautaud, que j'aime beaucoup et je vais en parler.»

L'animateur a concocté lui-même son format d'émission, qu'il a fait évoluer au fil des ans. À travers des entrevues, des présentations commentées ou plus générales d'auteurs, il aborde tout ce qu'il juge bien écrit et suscite l'envie et le bonheur de lire. «Mon émission, c'est ça; je la fais par plaisir et pour donner le goût de lire.»

La lecture est au cœur de sa vie.



Robert Prud'homme parle de littérature avec passion depuis bientôt dix ans à Radio Ville-Marie.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Issu d'une famille d'ouvriers — «Il n'y avait pas de livres chez moi», note-t-il —, il se plonge dans *Familles-sans-nom* de Jules Verne à 13 ans, dans *Moira* de Julien Green à 15 ans, et ne s'arrête plus de lire. Outre son émission réalisée bénévolement, il vit de la relecture de textes pour des auteurs — il l'a fait notamment pour Jean Éthier-Blais — et de contrats sporadiques de traduction. «Mais je suis un paresseux, je veux surtout avoir beaucoup de temps pour lire», dit-il, la main posée sur l'*Anthologie de la poésie ly-*

rique latine de la Renaissance.

Poésie, essais, romans, littérature d'ici ou d'ailleurs (publiée en français), il couvre de tout, tant que la qualité littéraire y est servie sans complaisance. «Il y a des gens dont je ne parle pas, ceux que je considère comme des arrivistes littéraires, chez qui je sens une certaine arrogance, ou qui sont portés par une imposante machine à marketing; je n'en parle pas...» Il ne veut pas citer de noms, mais plus tard, il s'insurgera contre les poètes de 40 ans qui ont publié 40 recueils et

avouera ne jamais parler de Michel Tremblay («L'école du joual a eu une influence assez délétère», critique-t-il) ou de Dany Laferrière.

En pied de nez au thème du dernier Salon du livre de Montréal, il a consacré l'émission précédant la grande foire à la poésie, choisissant Roland Giguère, Bertrand Lavergure, Jean-Paul Daoust et Jacques Flamand à son menu. Cette semaine, il recevait l'essayiste français Eric Laurent. Côté romans, il suit notamment le travail de Louis Hamelin, de Jacques Poulin, de Georges Semprun en France, et ne manque pas un essai de Jean Larose, de Gérard Bouchard ou d'Yvan Lamonde. S'il déplore la trop grande place que prend la littérature au «je», il ne dénigre pas la plus jeune génération pour autant, citant le travail de l'essayiste et historien Stéphane Kelly, du romancier Normand Martineau et de la poétesse Tanya Langlais.

«Je n'aime pas tellement le centralisme montréalais», lance-t-il. Il accorde ainsi une place importante aux éditeurs de Québec, de l'Outaouais, de Moncton, de Sudbury. Trouve-t-il qu'il se publie trop de livres au Québec? «Plus on publie, mieux c'est; plus il y a de chances qu'un écrivain de génie émerge, répond-il après une brève hésitation. Mais il y a un vice endémique au niveau de l'édition, qui ne fait pas toujours son travail.»

Attristé par la perte de la Chaîne culturelle, il pleure surtout l'absence de Jean Larose des ondes publiques mais semble plutôt de l'avis que ni la radio ni la télé ne permettent réellement d'aborder la littérature «en profondeur». Il fréquente peu les ondes radio et télé et ne s'en fait donc pas un juge trop sévère. «Toute exposition est bonne», plaide-t-il. En riant, il commente ainsi l'émission *Mas-tu lu?* diffusée à Télé-Québec: «Ça devrait s'appeler "Mas-tu vu?". Et si j'étais écrivain, je me poserais la question: m'a-t-on lu? C'est sympathique, mais c'est tellement bref...»

Le Devoir

ACTUALITÉ

Trois éditeurs
se regroupentL'objectif? Défendre la place des livres,
des écrivains... et des éditeurs

CAROLINE MONTPETIT

Les livres ont-ils leur place à la radio, à la télé, dans les journaux? Ont-ils même encore leur place à l'école? Ce sont des questions que plusieurs artisans du livre se posent. Trois éditeurs, respectivement de Montréal, de Québec et de Trois-Rivières, ont décidé de mettre en commun leurs ressources pour prendre une place dans la société.

Les Éditions du Noroît, L'Instant même et Le Sabord ont en effet fondé un nouveau regroupement, nommé L'Archipel. Le regroupement se prépare à organiser divers événements, redonnant aux livres et aux écrivains québécois un espace qui leur est de plus en plus refusé.

«Nous voulons réaffirmer le rôle de l'édition — du moins poser la question de son existence dans les conditions qui lui sont maintenant faites — non seulement comme commerce, mais comme aventure humaine, esthétique», ont écrit les éditeurs dans le communiqué. Restent-il un espace public hors de la culture de masse? demandent-ils.

En entrevue, l'éditeur de L'Instant même, Gilles Pellerin, explique que les projets de L'Archipel pourraient inclure des colloques et des lectures de poésie, qui se dérouleraient successivement dans les trois villes de Montréal, Québec et Trois-Rivières. Le regroupement pourrait également s'attarder à collectionner des archives, qui pourraient emprunter un support audiovisuel.

Gilles Pellerin évoque des en-



Gilles Pellerin

SOURCE L'INSTANT MÊME

treuves possibles avec l'écrivain Claire Martin, qui, à 90 ans, constitue une partie de la mémoire littéraire du Québec.

Les éditeurs Paul Bélanger, du Noroît, Denis Charland, des éditions d'art Le Sabord, et Gilles Pellerin avaient convié le public au lancement de leur regroupement, au mois d'octobre dernier.

Les trois éditeurs sont et demeureront distribués par des entreprises distinctes, respectivement Dimedia pour L'Instant même, Fides pour Le Noroît et Prologue pour Le Sabord. Ils pourraient cependant mettre en commun certaines ressources, dont celles affectées aux relations avec la presse.

Le Devoir

RÉCIT

Les délires de Colomb

THIERRY
BISSONNETTE

Oubliez les biographies plus ou moins romancées de Christophe Colomb, oubliez votre naissance en Amérique ou ailleurs. Oubliez surtout vos projets de carrière et votre vision du monde, ne serait-ce que pour vous plonger dans ce récit où Robert Finley atteint, sans aucun maniérisme, à la fibre mythologique de l'écriture.

Parabole? Prose poétique? Qu'importe, *Les Indes accidentelles* empruntent un langage qui date de bien avant les genres littéraires, invitant d'autre part à naviguer en amont des représentations et de l'idée ferme. Même la mise en page suggère ici l'aléatoire des vagues et les sursauts de l'imagination, comme si la justification à droite du texte eût trahi son cours aventureux.

Colomb peut bien être le héros de ce livre et son célèbre voyage

constituer la trame apparente, il s'agit d'abord d'autre chose. L'aventure en soi, odysseenne, où seules la dérive et l'erreur permettent d'envisager la découverte véritable, imprévue. Après avoir été invité près du berceau de l'explorateur génois, le lecteur s'immiscera vite dans ses délires adolescents, lesquels s'épanouiront dans l'autarcie symbolique du navire: «Quelles qu'aient été vos raisons de vous mettre en route, une légèreté et une solitude vous étreignent le cœur. À partir de maintenant, les seuls rythmes sont ceux de la mer et la seule voix, l'insignifiante incantation des vagues. Vous n'accumulez partout que les distances; l'éloignement des étoiles n'est là que pour vous rappeler les insondables profondeurs sur lesquelles glisse la quille étroite et chaque matin découvre autour de vous l'horizon perpétuel.»

Avec la perte des repères terrestres, un rêve obsédant s'amorce, dont la répétition grugera pro-

gressivement le sentiment de réalité. On apprend ainsi «pourquoi les marins sont prêts à croire n'importe quoi», alors que le verbe de Finley — magnifiquement servi par la traduction d'Ivan Steenhout — nous enserme déjà dans ses filets asymétriques, complices des courants et des perturbations océanes.

Anachronismes

Trop de passages mériteraient d'être rapportés de ces *Indes accidentelles*, où l'auteur ne se prive pas d'anachronismes afin de nous rendre contemporains des trois vaisseaux espagnols. Au sortir de cette équipée, déboussolé tel Colomb, on relira volontiers ce court poème de Madeleine Gagnon: «La route de l'Amérique / pour les cartes possibles / qui déterritorialisent / le territoire là-bas toujours plus vaste / que les cartes / Territorialiser, faire des cartes / juste ce qu'il faut pour repartir / aller très vite vers / la déterritorialisation» (*L'instance orpheline*).

Il est dit chez Finley que la route vers l'Ouest mène aussi à l'Est, et que le chemin du départ est celui de l'arrivée. C'est pourquoi l'on voudra relire ces pages très condensées, tout en imaginant ce que le navigateur d'Hali-fax peut bien nous écrire à l'heure qu'il est.

LES INDES
ACCIDENTELLES

Robert Finley
Traduit par Ivan Steenhout
La Pleine Lune
Lachine, 2004, 125 pages

Des livres pour savoir



391 p. 25,95 \$

Isabelle BOISCLAIR

Ouvrir la voie/x.
Le processus constitutif
d'un sous-champ littéraire
féministe au Québec (1960-1990)

Une étude qui décrit
les différentes étapes
du processus qui a permis
l'intégration des femmes
dans la vie littéraire.

NB

Éditions Nota bene

DANS LE CADRE DES
LUNDIS DU CRILCQ
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

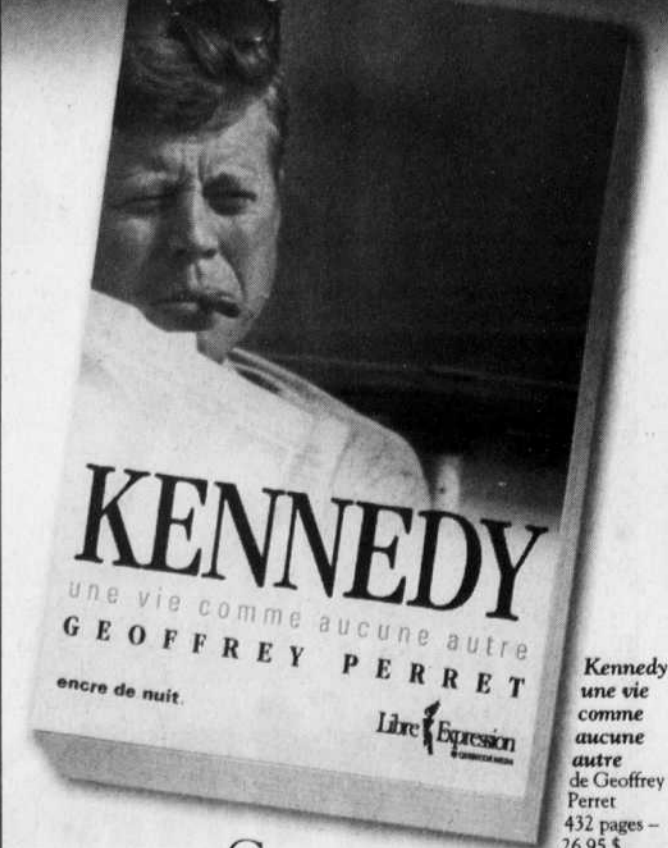
Causerie avec

Madeleine Gagnon
Écrire l'entrevu

Poète, romancière et critique, elle a fait paraître notamment *Retailles, Rêve de pierre, Les femmes et la guerre, Mémoires d'enfance et Le chant de la terre*.

Animatrice
Catherine Mavrikakis

Avec le soutien du Conseil
des Arts du Canada

KENNEDY
une vie comme aucune autre

Kennedy -
une vie
comme
aucune
autre
de Geoffrey
Perret
432 pages -
26,95 \$

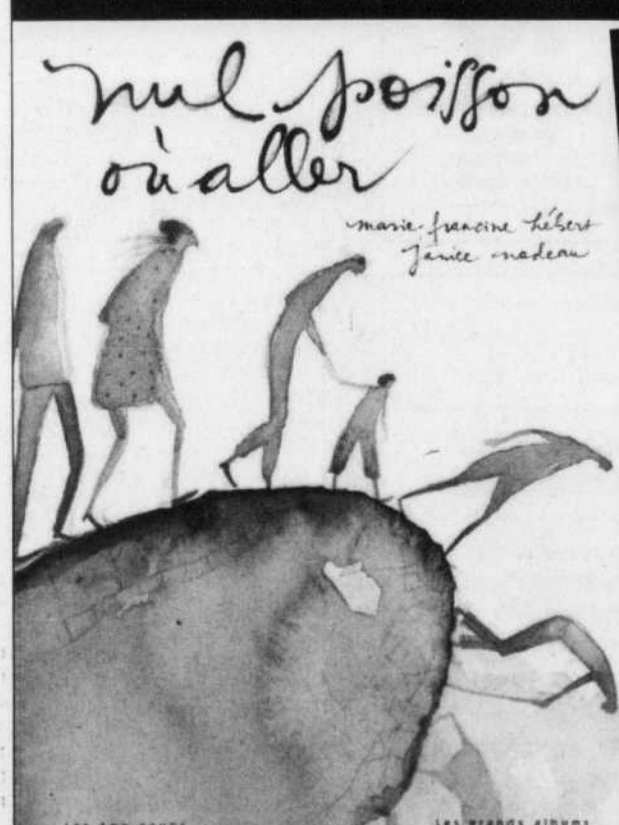
Ce portrait unique
nous transmet une image vivante et réelle de JFK,
nous le révélant dans toute sa vitalité,
son originalité et son charme.

Passionnant!

Libre Expression
QUEBEC MEDIA
encre de nuit

Nul poisson où aller

Marie-Francine Hébert - Janice Nadeau



Janice Nadeau Marie-Francine Hébert

(...) un univers pictural et narratif
fascinant, d'une intensité rarement atteinte
et d'une audace terrible.

Gisèle Desroches - Le Devoir

Prix Alvine-Bélisle 2004

Sceau d'argent du Prix du livre
M. Christie 2003, catégorie 12-16 ansFinaliste au Grand prix
du livre de Montréal 2004Prix littéraires du Gouverneur général 2004
Littérature jeunesse - catégorie illustrationsPrix illustration jeunesse du Salon du livre
de Trois-Rivières 2004, catégorie RelèveLUX - grand prix illustration 2004,
catégorie livre

Prix Marcel-Couture 2004

Les 400 coups

LITTÉRATURE

Les petites femmes du soir

Avec une cinquantaine de pièces de théâtre, de romans et de récits, l'œuvre de Michel Tremblay a un pouvoir d'attraction inégal. Les lieux et les personnages peints par l'écrivain, largement inspiré par la culture populaire, sont devenus des icônes de la littérature québécoise. On aime cet univers original dans lequel on s'installe avec surprise, avec étonnement, où les personnages marqués par des destins baroques emportent tout sur leur passage. On le fuit aussi.

Des lecteurs sont convaincus que le fourmillement d'histoires, où les haines sourdes et exacerbées occupent une grande place, leur est désormais familier et que l'auteur ressasse les mêmes thèmes qui lui sont chers et les mêmes images qui l'obsèdent depuis quarante ans.

Au-delà des regards divergents, les livres de Michel Tremblay continueront de susciter une fascination durable à cause de la modernité tragique de son œuvre. Le romancier possède en effet cette qualité rare d'attirer le lecteur dans les profondeurs humaines sans le prévenir et de l'y installer. En témoigne une fois de plus *Le Cahier rouge*, qui nous propulse dans le monde des travestis.

Ces êtres d'apparence, insupportables de frivolité et de gaieté exubérante, sont des écorchés maltraités par la vie. Leur déguisement de lamé et de paillettes de couleurs vives, leur autodérision, cachent des douleurs muettes. Écrire, pour Michel Tremblay, c'est «aller et venir entre le miroir qui reflète et le masque qui dissimule», comme le suggère Borges dans son conte *Le Miroir et le Masque*. En contrepoint, tout au long de son récit, il y a des passages graves où la fabulation se plie à la réalité.



Suzanne Giguère

du Boudoir, la Duchesse de Langeais demeure sans conteste, aux côtés de Fine Dumas «*maîtresse de la machination compliquée, de la manigance bien ourdie et de l'intrigue confuse et sans issue*», le personnage le plus flamboyant et le plus drôle de ce *Cahier rouge*.

Il faut la voir faire son apparition au Boudoir, métamorphosée en reine Elizabeth II comique, «*obèse, boudinée dans un fourreau abondamment fleuri de la même couleur que le chapeau et le visage tellement recouvert de poudre de riz qu'elle ne semblait plus avoir de traits*», traînant derrière elle son «*quatuor d'estafettes et sa pitoyable cour*».

L'écrivain exploite le côté ludique des travestis dans une prose hallucinée et des dialogues irrésistibles de drôlerie. Dans une autre scène, un morceau d'anthologie, il nous montre la Duchesse baratineuse, déchainée contre les clients français que Le Boudoir n'impressionne pas. Elle leur coupe sans cesse la parole, multiplie les œillades coquines et les jeux de mots à double sens, voltige d'une table à l'autre, les enroule autour de son petit doigt en moins de cinq minutes et les défie: «*Vous êtes pas icitte pour critiquer, vous êtes pas icitte pour dire que vous comprenez pas c'qu'on vous dit, vous êtes pas icitte pour bayer aux corneilles en trouvant toute plate pis toute mauvais, vous êtes icitte pour avoir du fun, pis si vous vous laissez faire, un peu, vous allez en avoir! Le fun, c'est notre spécialité, au Boudoir!*». Le reste de la soirée est un véritable triomphe, écrit Céline.

Incontestable talent

Le récit s'essouffle quand Fine Dumas, le jour de ses soixante ans, emmène son extravagante famille visiter l'Exposition universelle. La visite désoyante annoncée traîne en longueur, se perd dans l'abondance encombrante d'anecdotes. Pour autant, le romancier ne perd jamais de vue son groupe de femmes piaillantes et énervées. De rebondissements en coups de théâtre, le récit s'emballa de nouveau jusqu'à la scène finale, qui nous atteint en plein cœur, quand la belle voix de mezzo de Fine Dumas monte dans l'air saturé de parfums et de relents d'alcool. «*Des yeux se fermèrent, des têtes se baissèrent, peut-être pour cacher une trop forte émotion.*»

La charge émotionnelle du récit et la vision de l'écriture de Michel Tremblay — une porte ouverte sur l'humanité souffrante — s'imposent comme les lignes de force du *Cahier rouge*. Oubliant les petites imperfections du récit, le lecteur quitte Le Boudoir en liesse, encore étonné d'avoir ri autant et ému devant les destins ébréchés, brisés et rapiécés des travestis, des êtres complexes et attachants.

Avec un sens inné de la narration, un humour pétillant, une langue très personnelle et une imagination fertile, Michel Tremblay nous donne une fois encore, avec *Le Cahier rouge*, la mesure de son incontestable talent.

LE CAHIER ROUGE
Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2004, 336 pages

Cet Artaud venu d'ailleurs

MICHEL LAPIERRE

En 1937, un Français de quarante et un ans qui vagabonde en Irlande sur les traces des druides et de saint Patrice se trouve dans un tel état d'exaltation mystique qu'on l'emprisonne à Dublin pour ensuite l'expulser. Interné dans un hôpital psychiatrique de Normandie, il se dit grec et prétend s'appeler Antonin Artaud par Man Ray.

GALLIMARD / MAN RAY TRUST
Antonin Artaud par Man Ray.

En 1940, sous l'Occupation, Antonin Artaud se trouve, cette fois, enfermé à l'asile de Ville-Evrard, près de Paris. Dans une lettre, il réclame désespérément de l'héroïne à son ami Jean Paulhan, en plus de lui dire: «*Vous ne pouvez pas me laisser ici en proie aux larves des damnés qui me mutilent chaque nuit un peu plus la tête et dont le défilé incessant me mange le ventre et l'anus...*». Cette lettre inédite, qui est à la fois celle d'un fou authentique et celle d'un poète inspiré, on peut la lire dans les *Œuvres d'Artaud* que Gallimard vient de publier en un seul volume dans la collection «Quarto».

En plus de contenir de nombreux textes inédits ou introuvables, l'édition établie, présentée et annotée par Evelyne Grossman réunit tous les livres marquants de l'écrivain. Bien qu'elle soit massive, elle a le grand avantage d'être plus maniable et plus accessible que les vingt-six volumes des *Œuvres complètes*, édition qui de toute manière demeure encore inachevée. Grâce à un choix judicieux des écrits et à une présentation chronologique fouillée, Evelyne Grossman nous révèle à quel point la frontière est vague entre les pages dictées par la folie et les pages inspirées par la lucidité. En ce sens, son travail est inestimable. Il nous restitue la profonde unité de la vie et de l'œuvre d'Artaud en nous montrant que la démence du malade et la pensée du poète s'éclaircissent mutuellement.

Les «*larves des damnés*» qui, selon la lettre à Paulhan, devaient à l'asile, en 1940, les viscères d'Artaud, nous pouvons déjà en deviner la présence, en 1926, dans les *Fragments d'un journal*

d'enfer. Le poète, alors lucide, y déclarait: «*Je suis homme par mes mains et mes pieds, mon ventre, mon cœur de viande, mon estomac dont les nœuds me rejoignent à la putréfaction de la vie*». Cette définition charnelle et tragique de l'identité humaine lui inspirera, bien sûr, l'idée d'un théâtre plus physique que verbal, habité par le thème de la cruauté.

Le double du théâtre

Artaud développera sa conception novatrice de la dramaturgie entre 1931 et 1935, pour la divulguer par la suite dans le plus célèbre de ses livres: *Le Théâtre et son double*. Mais, compte tenu de l'ensemble de ses écrits, le poète nous entraîne beaucoup plus loin dans l'exploration de l'être humain. Le double du théâtre, n'est-ce pas la vie elle-même? «*Il y a un mystère dans ma vie*», écrit Artaud, en 1946, à la critique Marthe Robert. Il lui précise qu'il n'est pas né à Marseille en 1896, mais qu'il a seulement passé par cette ville. «*Parce qu'en réalité, lui explique-t-il, je ne suis jamais né et qu'en vérité je ne peux pas mourir.*»

En refusant toute philosophie et toute religion, Artaud élabore une mystique personnelle paradoxale, contemplation agnos-

tique et blasphématoire qu'on aurait tort de trouver complètement insensée. Aucun écrivain n'aura eu mieux que lui la conscience d'être un créateur. La démente et l'enfermement auront conduit Artaud à voir dans l'art, et en particulier dans l'écriture, les «*armes*» du souffle de son propre corps. Ce sont là les seules armes capables d'abattre l'univers, cette somme d'illusions qui le mutilent, lui, Artaud, l'unique réalité, le créateur de lui-même et de tout le reste. «*C'est moi qui ai fait mon corps et non un père et une mère*», affirme l'écrivain qui ne tolère aucun dieu, hormis sa propre chair vivante et vivifiante. «*Je viens d'ailleurs*», proclame-t-il.

Au cas où nous ne l'aurions pas deviné, il tient à nous préciser que «*Dieu de son vrai nom s'appelle Artaud*». La déification prend un sens très subtil lorsque le poète laisse entendre que «*cette espèce de chose innommable entre le gouffre et le néant*» pourrait aussi s'appeler Artaud. Dieu de chair, dieu fragile, dieu incertain, Artaud est sur la corde raide entre le gouffre ténébreux de la folie et le néant souverain de la lucidité. Si la folie le rend mystique, la lucidité le rend athée, c'est-à-dire négateur de lui-même. Pour sortir de ce dilemme existentiel, le dieu Artaud se pose une très belle question: «*De quoi remplirai-je le néant?*»

Dans une maison de santé d'Ivry-sur-Seine, en 1947, un an avant sa mort, le poète, en se penchant sur la vie et l'œuvre de Van Gogh, déclare: «*Même le néant je sais ce que c'est, et je pourrai dire ce qu'il y a dedans*». Il avoue enfin à mi-mots qu'il a déjà plongé dans le néant de son esprit pour le remplir de son corps créateur. «*Je reconstruirai l'homme que je suis*», nous lance le dieu Artaud en supposant que le but de la littérature n'est ni d'adorer le divin ni de l'abolir, mais tout simplement de le changer.

ŒUVRES

Antonin Artaud
Gallimard
Collection «Quarto»
Paris, 2004, 1792 pages

Tourbillon sans fin

À la fin du *Cahier noir*, premier de la série des cahiers de Céline (2^e cycle des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*), Céline Poulin quittait le restaurant Séléct où elle travaillait comme serveuse. Repêchée par Fine Dumas, la patronne du Boudoir, elle est devenue hôtesse et animatrice dans cette «*maison close pour hommes avisés*».

La jeune naine de vingt-deux ans, bien dans sa peau pour la première fois de sa vie, fait l'apprentissage de la liberté et de l'écriture. Dans son *Cahier rouge*, elle consigne la chronique passionnante et déléguée de ses amis travestis, qui tournent le dos au «*quotidien exaspérant de médiocrité*» et laissent dans leur sillage une explosion de rires et de vitalité contagieuse.

À l'été 1967, Montréal est plongé dans l'effervescence de l'Exposition universelle. Pour les travailleurs de la nuit du Red Light se profilent «*six mois d'intolérance et de respectabilité à tout crin*». La Main, enroulée sur elle-même, résiste à l'ordre établi, fait des pieds de nez «*à la soi-disant normalité*», décidée à maintenir coûte que coûte «*son atmosphère festive et son côté party sans fin*».

Le lecteur bascule dans ce qui ressemble à un tourbillon sans fin de «*fun noir, débridé, incontrôlable*». Le romancier a observé assez longtemps et avec assez d'attention cet univers de «*petites femmes du soir*» pour recréer les ambiances de leurs nuits aux mille et un plaisirs, des plus interdits aux plus inavouables.

Parmi les personnages connus qui gravitent autour

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le passé recomposé

CHRISTIAN DESMEULES

«*Vieillir, c'est comprendre que le tout, aussi vaste, aussi minuscule qu'il soit, est la somme des parties*», estime le narrateur du second volet de la suite romanesque d'Antonio D'Alfonso amorcée en 1990 avec *Avril ou l'anti-passion* (VLB éditeur). Poète, essayiste, cinéaste indépendant, Antonio D'Alfonso est aussi fondateur des Éditions Guernica. Né à Montréal de parents italiens, D'Alfonso habite Toronto depuis 1993 mais navigue depuis toujours entre trois langues, trois pays, trois cultures. Un questionnement identitaire qui forme le noyau de son œuvre.

À 48 ans, «*pessimiste incorrigible qui rit tout le temps*», Fabrizio Note est un cinéaste déçu. Réalisateur de documentaires sur le crime organisé, poète sans conviction, marié trois fois et divorcé à quatre reprises, il voit sa vie comme on regarderait un champ de

ruines. À l'occasion de la présentation de son dernier film dans le cadre du Festival des films du monde de Montréal, Fabrizio Note revient le temps d'une journée dans sa ville natale — une ville qu'il a quittée il y a déjà longtemps, «*comme un adolescent qui se sauve de sa maison paternelle*».

L'accueil critique hostile, sinon indifférent, que l'on fait à son film (une fiction intitulée *Antigone Pacifica*) le laisse plutôt imperturbable. N'avoue-t-il pas être devenu indifférent à lui-même? Autrefois grand lecteur de romans, il croit pourtant de moins en moins au pouvoir de la fiction: «*Le romancier pousse en vain son doigt partout en quête du point G, tandis que l'essayiste l'atteint à chaque fois, sans aucune difficulté*».

Fuyant la conférence de presse, Fabrizio remonte en taxi tout le boulevard Saint-Laurent. Du sud au nord, de la rue Saint-Antoine jusqu'à la rivière des Prairies, il remonte la mémoire et le

temps. Comme s'il feuilletait un album de finissants, sa topographie personnelle de la Main, avec ses onze sections, se déploie devant lui tandis que les souvenirs émergent «*comme un bouillonnement d'images*»: la Vieille, Chinatown, Little India, la Hip, la Piccola Italia, etc.

Au bout de sa course, boulevard Gouin, fumant un joint sur un banc qui fait face à la rivière des Prairies, Fabrizio contemple les années qui passent, les rues qui changent de nom, les amours et les rêves qui s'évanouissent. Face à cette mémoire mouvante, aux premiers amours en chair et en os (comme cette Marise Therrien adorée depuis toujours qui le relance), se fait sentir plus que jamais un immense besoin de solidarité. En pleine nuit, de retour à Toronto, il s'exprimera de rejoindre le petit foyer familial, les deux femmes de sa vie, les deux grands piliers qui le soutiennent dans cette marée d'incertitude: son épouse Ada et leur petite fille Rasa.

Portrait composite d'un homme au milieu du chemin de sa vie, égaré entre ses amours et ses échecs comme au cœur d'une «*forêt obscure*» (Dante), *Un vendredi du mois d'août* est une journée dans la vie d'un Fabrizio Note («*Fabrice nuit*») qui avance en tâtonnant dans son obscurité d'homme libre.

Dans un maelström d'images, de souvenirs, de réflexions, Antonio D'Alfonso, par la voix d'un alter ego moraliste mais sans prétention, y enchaîne les phrases sur la vie et l'amour tout comme les réflexions lucides et détachées, extrêmement personnelles, sur l'art et l'artiste — ce qu'il nomme avec dérision ses «*bêtises prosaïques*». Comment être cinéaste tout en se comparant à Cassavetes, Godard ou Nanni Moretti? Comment supporter l'échec? «*On ne peut pas tous être des dieux, reconnaît-il. Je fais partie des bûcheurs qui ne font pas grand chose, qui le font avec amour et sincérité.*»

Beaucoup de choses tiennent dans ce petit roman difficile à résumer. Aussi dense qu'une vie d'homme, incertain et brouillon, balançant entre le rêve et le réel, le roman atteint sa cible en touchant un lecteur parmi tant d'autres.

UN VENDREDI
DU MOIS D'AOÛT
Antonio D'Alfonso
Leméac
Montréal, 2004, 142 pages

prix littéraire des collégiens

TITRES DES ŒUVRES EN LICE POUR LE PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS:

Pan Bouyoucas
Nelly Arcand
Andrée A. Michaud
Francine D'Amour
Michèle Péroquin

Anna Pourquoi
Folle
Le Pendu de Trempes
Le Retour d'Afrique
Les yeux des autres

Les Allusifs
Seuil
Québec Amérique
Boréal
XYZ

Le Devoir FONDATION Marc Bourgie
BANQUE NATIONALE
CRILCQ
RADIO Première Chaîne
Culture et Communications Québec
Éducation Québec
SCABRINI MEDIA

CERTIFICAT-CADEAU

10\$ DIX DOLLARS
Applicable sur tout achat de 50\$ et plus
Ne peut être jumelé à aucune autre promotion

MDL
Marché du Livre
Librairie agréée
801, de Maisonneuve Est
Angle St-Hubert/métro Berri
(514) 288-4350

10\$ DIX DOLLARS
Choisissez vos cadeaux parmi plus de 50 000 livres et bandes dessinées
Valable jusqu'au 19 décembre 2004

Association des professionnels de l'enseignement du français au collégial

La place de la littérature dans les cours de français au collégial

Le samedi 27 novembre à 14h00, Au salon (3^e) des Terrasses Saint-Sulpice, 1680 de la rue Saint-Denis à Montréal. Entrée libre.

Discussion avec
Anne-Marie Aubin du Cégep de Saint-Hyacinthe
Anne-Marie Cousineau du Cégep du Vieux-Montréal
Nicole Brossard, écrivaine
Jean-Claude Germain, écrivain
Jean Larose de l'Université de Montréal
Daniel Loiseau du Collège de Sherbrooke et coordonnateur provincial de français

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Allègres entretiens

Le beau spectacle de deux paroles libres qui ne craignent pas de se brusquer mutuellement, celles de Claude Jasmin et de Francine Allard

J'aime les entretiens d'écrivains qui sont capables de traiter d'autre chose que de leurs seules écritures. Dans le cas de Claude Jasmin, c'était gagné d'avance: l'homme, c'est ce qui fait son charme, se prononce toujours sur tout, et particulièrement sur l'écriture des autres. En toute sauvagerie, bien sûr, mais avec un enthousiasme sans équivalent en nos terres. Sa correspondante, Francine Allard, allait-elle être à la hauteur? Moins connue que le patriarche de Villeray, la romancière et essayiste ne se présentait tout de même pas les mains vides à la tribune. Auteure, entre autres, d'un amusant *Défense et illustration de la toutoune québécoise* et d'un énergique recueil d'opinions intitulé *C'est pas toujours drôle*, elle avoue souffrir «de logorrhée verbale», et on pouvait prévoir qu'elle ne s'en laisserait pas imposer par le polémiste perpétuellement en feu.



Louis Cornéliier

bécoise. Frustrée, la romancière «pas sortie du peloton» s'en prend aux éditeurs qui prennent les auteurs de haut, aux médias électroniques qui n'invitent Jasmin qu'«à cause de [son] franc-parler, de [ses] belles dents blanches et de [sa] fière allure de grand-père qui cause en masse», mais pas pour son œuvre, aux enseignants qui n'ont pas de culture littéraire et, conséquence du reste, au trop maigre lectorat.

Fidèle à lui-même, Jasmin, l'«optimiste de nature», lui réplique que les éditeurs ne lèvent jamais le nez sur le vrai talent, qu'il refuse les ghetos littéraires et qu'il souhaiterait donc «que l'on parle de nos livres entre — ou pendant — un show de variétés populaire [...], durant les intermissions d'une partie d'éliminatoires du hockey ou bien aux pauses d'un quiz populaire», qu'il refuse aussi de blâmer les jeunes profs qui «ressemblent à notre monde», répétant jusqu'à plus soif que le seul problème, généralisé, «c'est qu'il n'y a plus guère de lectorat», cause, et non conséquence, de ce qui précède: «Une seule vraie question, Francine: est-ce que le public se plaint de cette absence d'émissions sur nos livres? Euh... Non, évidemment.» A qui la faute? A l'absence d'offre soutenue et conséquente, dit Allard. A l'absence de demande, réplique Jasmin. Or, pour donner raison au second, il faudrait au moins que ce que suggère la première, en ce qui a trait aux médias et aux écoles, ait été réellement essayé, ce qui, jusqu'à pré-

ve du contraire, n'a pas été fait. Aussi, là-dessus, je conclurais: Allard, I; Jasmin, O.

La bonne littérature

Tout, ensuite, dans ces entretiens, c'est aussi la conception de ce que c'est que de la bonne littérature. Jasmin se déclare un partisan résolu de l'autofiction et affirme en être arrivé, sur le tard, à la conviction qu'il n'y a rien d'autre d'intéressant et de vrai. Vive, écrit-il, l'«autobiographie camouflée»! Et pour cela, il faut écrire par vocation, non par métier. «J'écris, j'écris quand ça... m'élançait! Pas d'autre mot. Quand j'en pouvais plus d'une histoire qui gigotait dans ma bedaine d'homme enceint.» Son idéal, qu'il clamera deux fois: «Ne pas ennuyer, jamais.» Et il enverra au passage sa traditionnelle claque aux écrivains subventionnés qui croient que la littérature est un métier.

Au sujet de l'autofiction, sa correspondante commencera par le contredire: «Le monde est assez vaste pour ne pas avoir besoin de choisir ceux qui nous sont proches pour en faire des personnages vertueux ou des salauds. Peut-être vous êtes-vous trompé en étalant votre vie personnelle au grand jour comme vous l'avez fait? Peut-être que l'écrivain se doit d'être pudique, après tout.» Jasmin, toutefois, insistant, finira par lui tirer peu à peu les vers du nez, par la faire abondamment parler de ses rapports houleux avec ses père et mère, au point où elle avouera enfin: «J'ai commencé à écrire un

nouveau roman, sans cachotteries, sans anonymat. Un vrai roman d'écrivain impudique, comme vous m'avez exhorté de le faire. Un roman intitulé pour le moment *Le Frère*.» Le vieux singe, qui rêvait d'être le Picasso du Québec avant de devenir «le petit secrétaire fidèle des gens de [son] quartier, Villeray», aura encore fait mouche.

Afin de ne pas nous ennuyer, nos deux incontinentes de l'opinion parleront aussi de Bourgois, à qui ils rendent hommage, du féminisme, que dénonce Allard au nom d'une position «pro-enfants», de la littérature jeunesse, qui ne se réduit pas à des livres pour enfants, de leur famille, beaucoup, de leur propre perception d'eux-mêmes, Jasmin le superbe et Allard l'humoriste plus fragile, et, enfin, surtout dans le cas du premier, de la lecture comme nourriture vitale.

Vifs, empreints de cette criante sincérité qui fait le charme distinct des écrivains issus de milieux populaires (la madame docteur se défend bien... d'en être une et rappelle son Verdun natal) et, au total, plutôt substantiels, ces entretiens respectent allègrement le programme qu'annonce leur titre.

louiscornellier@parroinfo.net

INTERDIT D'ENNUYER

Francine Allard et Claude Jasmin
Triptyque
Montréal, 2004, 192 pages

BANDE DESSINÉE

Tout en diaporama et en naïveté

FABIEN DEGLISE

On en rigole mais on s'en ennuie: les soirées diaporama sur écran blanc déplié au milieu des meubles en mélamine du salon, un samedi soir de 1980, avaient tout de même leur charme. Et plus encore quand elles devenaient un prétexte ludique pour plonger dans les petits bouts d'histoire en images de la famille, a sans doute un jour pensé la bédéiste Line Gamache.



De la naissance à l'adolescence, cette Josée un brin attardée — que la bédéiste surnomme «petit ange!» — devient donc le fil conducteur d'une histoire folle qui explore l'existence passée de la famille Gamache quelque part près du Richelieu. C'est un endroit où les voisins conjuguent leurs relations à autrui au temps de l'obscurantisme, où l'Expo 67 fascine et où le cancer vient parfois bouleverser l'existence d'une famille. Mais c'est aussi une vie où les

La chose est d'ailleurs facile à saisir en tournant les pages du premier long récit en vignettes de cette illustratrice qui, à l'heure de la télé-réalité, décide elle aussi d'exposer son intimité. Tout en naïveté et en diaporama.

Té malade, toi! (Zone convective) propose donc une incursion dans la vie de Line vue à travers l'existence paisible de sa jeune sœur Marie-Fleur-Josée, née en 1964 «avec un trou dans le palais» et un handicap intellectuel qui ne la rend pas moins attachante pour autant.

Qu'on se le dise donc: le syndicaliste Michel Chartrand ne devrait certainement pas apprécier l'œuvre graphique bien de son temps car, au fil de ce journal en images, c'est bien entendu de *human* qu'il est question. *Human* sympathique, *human* simpliste. Mais *human* tout de même. Et, forcément, certains aiment. D'autres moins.

petits riens et les banalités du quotidien deviennent rapidement d'incroyables aventures pour les frères et sœurs de la petite Josée.

Dans cette ratatouille de souvenirs, les propos ne sont pas toujours légers. Mais grâce à un coup de crayon d'une naïveté incroyablement naïve, des traits grossiers, des perspectives douteuses — mais pas désagréables — et une trame narrative volontairement enfantine, l'exercice de voyeurisme devient un peu plus digeste. Même si, par moments, il est un peu difficile à justifier.

Le Devoir

TÉ MALADE, TOI!

Line Gamache
Zone convective
Montréal, 2004, 64 pages

À la mémoire de Jacques Derrida
UNE SOIRÉE DE LECTURES
Textes de Jacques Derrida, textes pour Jacques Derrida

AVEC LA PARTICIPATION D'ARTISTES, ÉCRIVAINS ET PHILOSOPHES RÉUNIS PAR GEORGES LEROUX, CLAUDE LÉVESQUE ET GINETTE MICHAUD

MUSIQUE: LES VOIX HUMAINES, SUSIE NAPPER ET MARGARET LITTLE
VOIX: JEAN MARCHAND, CHRISTIANE PASQUIER

VENDREDI LE 3 DÉCEMBRE À 18 H 00 AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS (100, AVENUE DES PINS EST, MONTRÉAL)

À CETTE OCCASION SERA LANCÉ LE CAHIER DE L'HERNE CONSACRÉ À JACQUES DERRIDA.

CETTE SOIRÉE EST ORGANISÉE PAR LE DÉPARTEMENT D'ÉTUDES FRANÇAISES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, LE CENTRE DE RECHERCHE INTERUNIVERSITAIRE SUR LA LITTÉRATURE ET LA CULTURE QUÉBÉCOISES, EN COLLABORATION AVEC LE THÉÂTRE DE QUAT'SOUS ET LA LIBRAIRIE GALLIMARD.

CRILCQ Librairie Gallimard

ENTRÉE LIBRE - RÉSERVATION CONSEILLÉE AUPRÈS DU CRILCQ (514) 343-7369

Libér

Guy Durand
Pour une éthique de la dissidence
Liberté de conscience, objection de conscience et désobéissance civile

Pour une éthique de la dissidence
Libér
160 pages, 18 dollars

ANNIE PERRAULT
Le Désordre de la petite chambre

Une écriture qui porte à son point culminant la chimie des âmes vagabondes et décalées.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

72 p., 12,95 \$

Les Éditions LOGIQUES
QUÉBECOR MEDIA

Les CHSLD ont pour mission d'offrir un milieu de vie substitut. Pour la liberté d'être nous entraîne dans l'univers de ces centres d'hébergement, des institutions mal connues, qui revêtent pour les aînés et leur famille une importance capitale. Une invitation à la réflexion.

Pour la liberté d'être
Marguerite Mérette
Éditions Logiques
272 pages
22,95 \$

En vente dans toutes les librairies.

Olivieri
librairie > bistro

Causerie-dégustation

Au cœur de la gastronomie
Jeudi 2 décembre, 19 h

JACQUES ORHON
Harmonisez vins et mets
Éditions de l'Homme

Causerie (sauf amis) 5 \$
Dégustation (en sus) 12 \$

Places limitées
Billets en vente à la librairie 5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

ANIMATEUR
Alain Chanlat, professeur aux HEC, amateur de bon vin et de bonne chère

Étoiles variables

De quoi rit-on tellement dans ce recueil? De la mort, surtout, même si on ne meurt pas nécessairement dans chacune des histoires présentées ici. Mais quand on meurt, c'est allègrement.

François Barcelo
Rire noir
nouvelles
240 p. • 24 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

BLOC-NOTES

Chats, livres et flacons

Sus aux voix traîtresses qui renvoient la littérature à la cuisine, parmi ses chaudrons! En fait, celle-ci ne s'épanouit jamais si bien que dans la pharmacie ou à travers un nid de virus. Croyez-moi sur parole. Pour tout dire, le dernier Salon du livre avait tout faux.

Du moins, un fâcheux microbe, contracté on ne sait où, m'a-t-il rappelé à la dure le rapport intime et halluciné que les rhumes de fin de saison entretenent avec les bons vieux bouquins de chevet.

Pour sûr, la thématique «maladie» risque d'avoir un effet éteignoir sur le marketing d'un salon littéraire du futur, mais devant l'affaiblissement du livre sous les coups d'Internet et autres écrans, autant prendre le taureau par les cornes et le jumeler d'emblée avec le mot «scrofuleux». Suffit d'expérimenter soi-même. La bonne vieille méthode empirique, y'a que ça.

Sur votre table de chevet, la carafe d'eau voisine le flacon d'Advil, le pot de Vix Vaporub exhale des émanations de camphre, le sirop à la codéine vous aspire en des nuées supérieures. Entre délire de fièvre et intoxication médicamenteuse, vous saisissez alors l'un des trois ou quatre ouvrages jonchant, épars, le sol autour du grabat.

Alors que les humains bien portants deviennent, sous l'empire du virus, plus encombrants qu'autre chose, les livres mais également les chats se révèlent les plus exquis des compagnons de chevet.

Chez moi, le gros matou poussif et lascif, laissé en pension par un ami voyageur, Bouddha thérapeute, règne sur l'ancre du microbe et des livres. Il goûte ma compagnie d'humaine amorphe qui épouse enfin son



Odile Tremblay

rythme somnolent, dort, ingurgite un peu d'eau, carresse ses poils félins, s'assoupit encore et parcourt des bribes d'un livre ou d'un autre.

Incapable de vraie concentration, je voyage. Que dis-je? Je zappe, à travers des univers romanesques successifs, déformés et reformés au gré des divagations en cours. Le chat avachi sourit, béat et complice.

L'état fiévreux possède ses caprices et ses allergies. Il y a les livres qu'on abandonne vite fait. Trop simplistes! Tel ce *Dédé* de Raymond Paquin, abordant la mort et la vie du chanteur des Colocs, Dédé Fortin. C'est fou à quel point les vivants parlent d'eux-mêmes à l'heure de commenter la trajectoire des suicidés. Je n'ai retenu qu'une phrase de ce *Dédé-là*, reprise par l'éditeur en quatrième de couverture, pour les mêmes raisons que moi: «C'était l'histoire d'un gagnant qui se prenait pour un perdant.» Un bref moment, le souffle inconsolable du musicien samourai a flotté au-dessus du lit, en hérissant les poils du chat.

Certains livres réclament un pouvoir de concentration hélas inaccessible en ces vapeurs brumeuses.

Désolée! Trop effilochée du cabochon pour suivre Nancy Huston dans ses envolées sur Beckett, Cioran et compagnie, lorsqu'elle désavoue les écrivains qui professent le désespoir. Déjà neurasthénique, grippée qui plus est, j'aurais trop peur de lui donner tort en vantant les vertus du spleen et de la mélancolie. A plus tard, promis!

Entre deux sommeils, j'ai agrippé *Voix indiennes, voix américaines* de Nelcy Delanoë et Joëlle Rostkowski, explorant la triste destinée des Indiens d'Amérique. «Suis-je mauvais parce que ma peau est foncée? Parce que je suis un Sioux? Que je suis né au pays de mes ancêtres et que je donnerais ma vie pour mon peuple et mon pays?», y demande Sitting Bull. Dans un demi-sommeil, sa voix résonne sans attendre un écho.

De toute façon, le brouillard de la fièvre confond le jour et la nuit et les bruits s'éteignent. Suis-je entre les pages d'un livre ou dans un songe qui en perpétue l'histoire en la déformant? «Les images du jour sont comme les visions de la nuit», écrivait Gérard de Nerval, lequel devait en connaître un bout sur les liens entre température et littérature.

Le Cahier rouge, dernier roman de Michel Tremblay, m'entraîne quelque temps dans son bordel de travestis durant l'année de l'Expo. J'en lis un bout, en rêve un autre. «Au pôle Sud, au moins, ils ont des pingouins en tenue de soirée! Ici, on a des soirées qui finissent en queue de pingouin!», clamait la Duchesse de Langeais avant l'assoupissement. Du coup, les pingouins viennent hanter mes rêves, pour bondir en valse folles avec la Duchesse et Sitting Bull.

La littérature sous l'effet de la grippe est créatrice. Le lecteur ne gobe plus passivement les pages d'un autre mais devient interactif. Rêvant la suite et la réinventant à sa guise, il amalgame des univers pour le meilleur et pour le pire, devenu écrivain à son tour parmi ses nuées, avec la concentration et le jugement critique en veilleuse, mais bah! Ravi sur le moment de sa prose virtuelle.

Hélas! le gros matou, excédé de se voir négligé au profit d'ouvrages mal déchiffrés, sonne la clôture du Salon du livre malade. Soudain, le voilà assis sur les pages ouvertes, pour mieux me faire la morale.

Lissant ses moustaches, il assure que j'ai tout faux avec ma pharmacie littéraire, déclare le concept monstreux parce que enfanté par de douteux miasmes enrhumés. Minou se pose plutôt en faveur d'un Salon de lecture dédié à ses semblables: les chats, éternelles muses des poètes. Et de me promettre, le cas échéant, d'y inviter les âmes de Colette, de Baudelaire, de Léautaud, de tous les écrivains amoureux des félins aux yeux de mystère. «Même votre Yves Beauchemin pourra entrer au Salon avec son Matou et Michel Tremblay en compagnie de Duplessis, le chat invisible du petit Marcel dans Les Chroniques du Plateau», susurre-t-il, agucieux.

Sur ce, l'animal me chassa, en me déclarant quasi guérie et prête à réintégrer dare-dare le monde amer des vivants. Sans doute s'était-il lassé de ma compagnie ou voulait-il s'enfiler sans témoins tous mes livres.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Les Cowboys au pouvoir

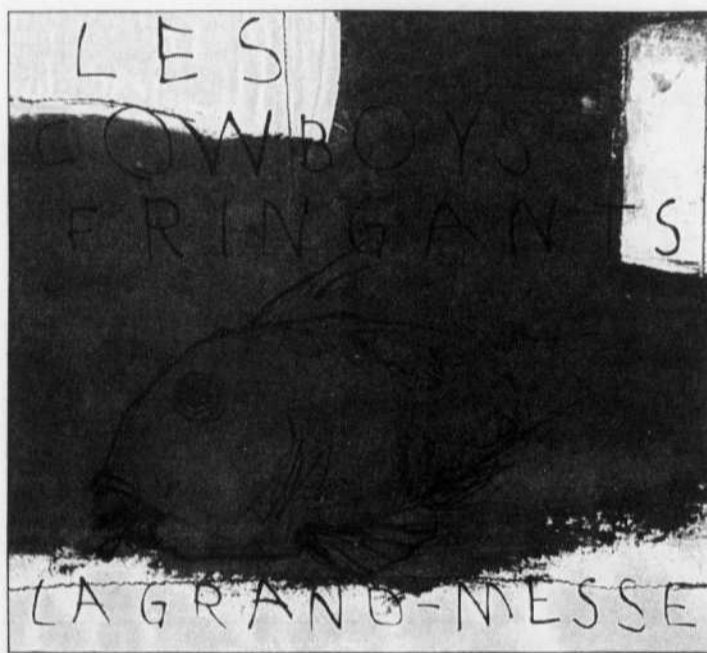
LA GRAND-MESSE

Les Cowboys fringants
La Tribu (Select)

Deux ans après l'album essentiel et substantiel qu'était *Break syndical*, voici *La Grand-messe*. Essentiel et substantiel aussi, mais un peu plus lourd sur l'estomac. On y retrouve leurs deux sortes de chansons: les pamphlets et les portraits. Pamphlets du genre de *Huit secondes*, où le parolier en chef Jean-François Pauzé pourfend les multinationales comme il le faisait dans *Le Gars d'la compagnie* (sur *Motel Capri*), et portraits criants de vérité comme la très touchante *Hannah*, qui en dit long sur la solitude et la désillusion. L'impression de lourdeur provient du ton, plus affirmé, plus autoritaire: les Cowboys savent qu'ils ont un large public, sur lequel ils exercent une réelle influence, et on comprend qu'ils ne prennent pas ça à la légère. Au point où, dans certaines chansons, on sent un ciblage, une intention, un ton plus moral, presque moralisant: *Ti-cul*, par exemple, semble s'adresser directement à leur clientèle d'étudiants, les exhortant à ne pas renoncer à leurs rêves et à faire leur chemin.

Pour tout dire, le succès semble avoir rendu les Cowboys de moins en moins fringants et de plus en plus conscients: maintenant, c'est presque du Desjardins, en moins poétique. Ou alors du Loco Locass sans la densité ironique du langage. Cela donne des chansons éminemment valables et nécessaires, mais qui se prennent un peu trop au sérieux et qui laissent forcément moins de place aux Cowboys drôles et un brin nostalgiques qui nous donnaient aussi des chansons comme *Heavy Metal* ou *Salut mon Ron!* Il y a bien *Camping Ste-Germaine*, avec son monde qui écoute «*Elvis / Sur un vieux tape à cassettes / Avec d'la Laurentide tablette*», mais on revient vite à ce qui va mal à la messe.

Avec le succès, il y a aussi les moyens qui ont décuplé, et cela s'entend. *La Grand-messe* est un disque aux arrangements riches, à l'instrumentation variée, où le jeu des musiciens est très resserré et figé. On est loin du joyeux foutoir des débuts: c'est à la fois tant mieux, inévitable et un brin dommage. On y gagne en finesse, on y perd en spontanéité. Autant le groupe maîtrise sa forme, autant il est sûr de ses opinions. C'est le genre de disque que l'on fait quand on est devenu un groupe connu et important. Après l'accession au pouvoir. Et le pouvoir étant par définition une chose dangereuse, l'abus n'est jamais loin. Avec *La Grand-messe*, les Cowboys sont à ça d'en faire trop avec trop de



moyens et trop d'assurance. Pour l'instant, les promesses sont encore tenues. Mais on a un petit peu peur pour la suite.

Sylvain Cormier

HOW TO DISMANTLE
AN ATOMIC BOMBU2
Island (Universal)

Pour s'exciter le poil avec la sortie de ce onzième U2 (je parle au non-épilés de ce monde), il faut vraiment être Alzheimer. Le coup du retour des Irlandais au rock de base, on l'avait vu venir depuis au moins *Zooropa*, voire *Achtung Baby!*: une fois les sparages techniques épuisés, une fois les stades mille fois remplis, une fois lassé de Bono grimé en Méphisto et de Bono l'activiste, le quatuor allait fatalement revenir aux guitares qui sonnent comme des guitares, à la pulsation basse-batterie et aux refrains qui fessent. En fait, on le savait depuis que les Beatles et les Stones revinrent de leur trip psychédélique en 1968 avec *Lady Madonna* et *Jumping Jack Flash*. «Get back to where you once belonged», chantait Popaul avec les Bidules: personne n'a jamais échappé à ce p'tit goût de revenez-y. Même le coup du concert promo sur une plateforme de camion dans les rues de New York, émoi de la semaine dernière, fait un peu rigoler: les Stones y avaient pensé en 1975.

Excité ou pas, un nouvel album de U2 n'est pas rien. Oui, en effet, le rock pur et dur leur va mieux que la recherche spirituelle et le désabusement de fin du monde. Autant se brasser les puces. Dès *Vertigo*, c'est patent: on n'est pas là pour se poser des questions, mais bien pour vivre intensément. De la même manière

qu'on vivait intensément dans le temps. Ce n'est pas *Sunday Bloody Sunday Redux*, mais les chansons pourraient être des oubliés du *Joshua Tree*, l'album le plus célèbre du groupe. *Sometimes You Can't Make It*, sorte de soul-rock à base de riff hachuré estampillé The Edge, crescendo imparable, fait plus U2 que U2. Sur les accords de *City Of Blinding Lights*, on peut chanter au moins cinq autres chansons de U2 que l'on a aimées: c'est exprès. Chaque titre répond ainsi à la commande: c'est toujours étrangement familier, et c'est toujours un succès en puissance.

Ce que ça vaut? En fait, on a le choix: ou bien on fait la mauvaise tête et on crie à l'autoparodie, ou bien on se dit que le rock n'est jamais aussi joyeux qu'en exaltant le présent. Vivement la tournée, qu'on jouisse nombreux.

S. C.

CE QUE TU DONNES

Claire Pelletier
Octant Musique (Select)

Ceux qui me fréquentent le savent: je tiens Claire Pelletier pour la plus grande chanteuse québécoise depuis Monique Leyrac. Son timbre a la chaleur d'une doudou, elle allie justesse, mesure et beauté, elle a l'art d'interpréter cheville au corps. C'est dire à quel point je suis déçu d'être déçu par ce troisième disque: la voix y est toujours aussi belle, les mélodies coulent de source comme elles coulent de source depuis *Murmures d'histoire*, les textes de Marc Chabot sont encore d'une admirable simplicité, mais, mais, mais, il y a que je passe malaisément outre à la nouvelle approche des arrangements. Les chansons sont encore à base folk, aux accents celtiques, mais c'est habillé de tibidibibibidi et de pit pit bouit bouit pit et de gueling-guelang électro, toutes sortes de bruitages machiniques qui gâchent franchement mon plaisir. Plus grave, les arrangements de cordes et les claviers et les programmations conjuguées font sonner les musiques de Claire Pelletier et son compagnon-réalisateur Pierre Duchesne comme du Deep Forest et du Era, un peu comme le dernier Edith Butler tel que bidouillé par Catherine Lara. Du techno celtique. Ça me hérise.

Pour bibi, c'est dans le dénuement que Claire Pelletier est la plus somptueusement habillée: un piano, une guitare, une voix, elle n'a besoin de rien d'autre. Quand on écoute *Souvenir*, la chanson la moins chargée de l'album, c'est presque ça qu'on retrouve. Mais pour le reste, c'est du trop-plein.

De trop-plein extrêmement bien construit. D'une indéniable efficacité. On comprend que ce disque cherche à rejoindre un plus vaste public, celui d'Enya et d'Era et de tous ces artistes et groupes plus grands que nature. Tant mieux si Claire Pelletier parvient à toucher l'auditoire européen qu'on lui cible ici, et tant pis pour moi. J'y perds un peu la Claire que j'aime, et j'en suis bien mari. Mais c'est mon problème.

S. C.

CLASSIQUE

PIANOFORTE

Haydn: Concertos pour clavier Hob.XVIII: 4, 6 et 11. Andreas Staier (piano) May, d'après Walter, 1785). Orchestre baroque de Fribourg, Gottfried von der Goltz. Harmonia Mundi HMC 901 854 (distr. SRD).

Beethoven: Sonates pour piano n° 8, 9, 10 et 11. Ronald Brautigam (piano) Mc Nulty d'après Walter, 1802).

Bis SACD 1362 (distr. SRD).

On préfère en général entendre le piano dans des œuvres où le fruité de l'instrument fait oublier les sons parfois métalliques de (mauvais) clavecins, plutôt que dans des compositions où la tradition nous a habitués aux sonorités du piano moderne. En d'autres termes, la question est: les sonates de Beethoven au piano, à quel point? Un disque, paru chez Erato il y a dix ans et signé Alexei Lubimov, nous avait prouvé, notamment dans la *Sonate n° 21*, «*Waldstein*», que le piano pouvait ouvrir des espaces sonores nouveaux. Ronald Brautigam, qui s'est signalé ces dernières années par des intégrales éminentes des sonates de Haydn et Mozart, nous

livre ici le premier volet d'une intégrale Beethoven. Son instrument signé McNulty est une merveille: il ne «cartonne» pas dans ses sonorités et n'impose pas de limites mécaniques au jeu fougueux (parfois presque trop) de Ronald Brautigam. Si ce disque est une fascinante expérience sonore, ce n'est pas parce qu'il est «expérimental», comme ceux, muséologiques, de Paul Badura-Skoda, mais parce qu'il est abouti. Brautigam nous montre même, dans la *11^e Sonate*, qu'il peut s'attendrir et sourire quelquefois. On n'en attend pas moins de lui dans les prochains volumes.

Le CD d'Andreas Staier ne souffre, lui, d'aucune contestation: il est tout simplement sublime et modifie totalement la discographie des mal-aimés *Concertos pour clavier* de Haydn. Virevoltant et ludique dans le fameux *Concerto en ré majeur*, Staier a surtout le mérite de nous révéler la grande beauté du *4^e Concerto*, soutenu avec souplesse par un Freiburger Barockorchester capable de moelleux et de legato. C'est un disque prioritaire.

Christophe Huss

CLAVECIN

L. Couperin: Suites pour clavecin. Skip Sempé; Alpha 066 (distr. Pelléas).

Bach: Suites françaises. Christophe Rousset. Ambrosio 2 CD AMB 9960 (distr. SRD). «*Susanne un jour*», œuvres italiennes pour clavecin. Timothy Roberts. early-music.com EMCCD 7760 (distr. Select).

Que de chemin parcouru depuis les 78 tours de Wanda Landowska! La musique pour clavecin a bénéficié au premier chef du regain d'in-

térêt pour la musique ancienne et baroque. À la curiosité envers le répertoire s'est ajouté un important travail d'organologie qui nous vaut d'entendre aujourd'hui des instruments de plus en plus dédiés à certains répertoires et captés par des ingénieurs du son de plus en plus rompus à l'exercice.

Les trois disques présentés ici sont aussi loin que possible de la «boîte à punaises» qui découragea les oreilles de nombreux auditeurs. Skip Sempé célèbre Louis Couperin mieux que personne d'autre avant lui, sur un clavecin de Bruce Kennedy réalisé d'après un modèle français. Écoutez *Le Tombeau de Monsieur Blancrocher* ou *La Pavane en fa dièse mineur* et surprenez-vous à être littéralement suspendus aux sons profonds et fascinants dispensés par cet instrument. Christophe Rousset, lui, après un album de *Suites anglaises*, livre chez Ambrosio les *Suites françaises* de Jean-Sébastien Bach sur un instrument d'époque, un chatoyant Ruckers du Musée de Neuchâtel en Suisse. Il convient de baisser le niveau d'écoute, car le niveau de gravure est trop élevé (et le son enjolivé par un petit excès de réverbération). Par contre, l'interprétation, mue par une pulsation extraordinaire, est de référence. Le disque québécois de Timothy Roberts est capté de manière plus sobre et neutre. Les deux clavecins de Malcolm Rose, d'après un instrument vénitien de 1531, s'accordent parfaitement au répertoire italien choisi. Le premier est respectueux du clavecin d'origine, le second (écoutez *La Chaconne* de Storace, page 16), «enrichi» et adapté à un répertoire ultérieur.

Ce sont trois parutions exceptionnelles. S'il fallait ne choisir qu'un CD, ce serait le Couperin d'Alpha, mais *Susanne un jour* le suit de très près.

C. H.



J'ai décidé que *Charles le téméraire* serait le plus ambitieux de mes projets. Je l'ai écrit en y mettant le paquet, comme si c'était mon dernier roman.

YVES BEACHEMIN



Yves Beauchemin vient de lancer un ballon dans le ciel.

MANON GUILBERT, *Le Journal de Montréal*

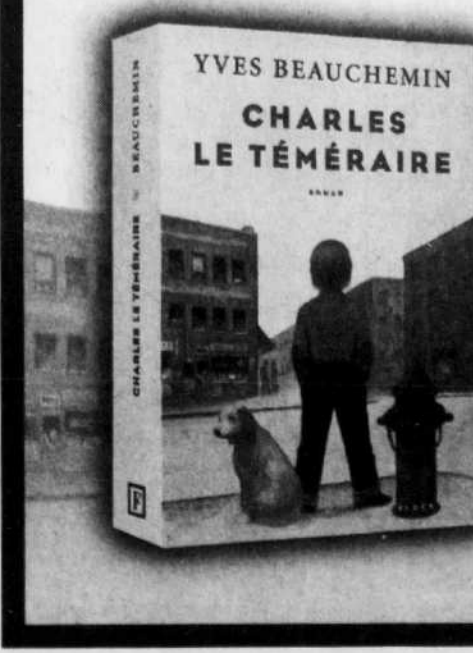
Le livre de l'automne littéraire. Un livre événement.

DIDIER FESSOU, *Le Soleil*

C'est un livre très délicieux à lire, parce qu'on retrouve le meilleur de Beauchemin. J'ai beaucoup, beaucoup aimé ça.

JEAN FUGÈRE, *Radio-Canada*

«L'auteur du *Matou au sommet de son art!*» claironne la quatrième de couverture. Eh bien, pour une fois, on n'a pas exagéré.

MARIE-CLAUDE FORTIN, *La Presse*

U2//HOW TO DISMANTLE AN ATOMIC BOMB

